

R. Langer

Spurensuche in Budapest

Sándor Ferenczi als Ahnherr der Objektbeziehungstheorie

Zusammenfassung Der vorliegende Aufsatz handelt von den bislang nur wenig erhaltenen Beziehungen zwischen Sándor Ferenczis theoretischer und praktischer Weiterentwicklung der „orthodoxen“ Freudschen Psychoanalyse und der Objektbeziehungstheorie. Gestützt auf Literatur, die zum Teil erst seit wenigen Jahren, zum Teil bis heute nicht auf deutsch zugänglich ist, wird gezeigt, daß der ungarische Dissident, wenn auch auf unsystematische Weise, viele Erkenntnisse vorweggenommen hat, die gemeinhin späteren Autoren zugeschrieben werden. Dabei gilt den oft außer acht gelassenen Traditions- und Rezeptionssammenhängen zwischen Ferenczi und den Objektbeziehungstheoretikern besonderes Augenmerk. Die Arbeit versteht sich damit als ein Versuch, die immer noch zu wenig anerkannten Pionierleistungen Ferenczis in ihrer folgenreichen Eigenständigkeit darzustellen und zu zeigen, wie viele neuere Entwicklungen der Psychoanalyse auf ihn zurückgehen.

Schlüsselwörter: Psychoanalyse, Geschichte der Psychoanalyse, psychoanalytische Theorie, psychoanalytische Therapie, Ferenczi, Objektbeziehungstheorie.

Recherche de traces à Budapest

Sándor Ferenczi, l'aïeul de la théorie de la relation à l'objet

Résumé D'une manière qui lui fut toute personnelle, Sándor Ferenczi (1873–1933) a contribué à enrichir et à développer plus avant la psychanalyse. Il devint enfant terrible malgré lui, ce qui le fit entrer en conflit avec Freud et les disciplines plutôt orthodoxes de ce dernier. Ceci fit que les idées innovatrices et les observations originales qu'il avait accumulées, sans toutefois les systématiser, dans son travail thérapeutique de tous les jours demeurèrent longtemps oubliées – et l'on a même été jusqu'à dire qu'elles étaient les créations d'un esprit malade. Ses deux principaux élèves, Michael Balint et Melanie Klein, eurent une influence beaucoup plus grande sur le débat psychanalytique. On oublie pourtant souvent qu'ils doivent beaucoup à leur maître, même s'ils ont développé sélectivement les idées de ce dernier.

Tracks to Budapest

Sándor Ferenczi as ancestor of object relations theory

Abstract This article discusses the often neglected relation between Sándor Ferenczi's further developments of "orthodox" Freudian psycho-analytical theory and practice on one hand and object relations theory on the other. Based on literature which has only recently been published in German and literature which is not available in German at all, it is shown that the Hungarian dissident anticipated – though in an unsystematic way – many concepts frequently attributed to later authors. This article focusses on the connections between Ferenczi and the object relations theorists and is therefore meant to be an attempt to acknowledge Ferenczi's achievements and to show how many recent developments in psycho-analysis we owe to him.

Keywords: Psycho-analysis, history of psycho-analysis, psycho-analytic theory, psycho-analytic therapy, Ferenczi, object relations theory.

Bien qu'il ne l'ait fait que de manière peu systématique, le dissident hongrois avait pressenti de nombreuses découvertes que l'on attribua plus tard à d'autres auteurs. Des ouvrages relativement récents et qui, souvent, n'ont pas été traduits en allemand, permettent d'analyser le contexte dans lequel son travail fut transmis et reçu. Il s'avère alors que l'héritage spirituel de Ferenczi a influencé jusqu'aux formes tardives de la théorie de la relation à l'objet. Si l'on compare, par exemple, certains textes de Fairbairn – qui formulent la théorie de la relation à l'objet en tant que position indépendante, clairement définie et cohérente – avec le "Klinisches Tagebuch" ('Journal clinique') de Ferenczi, publié il y a quelques années seulement, on découvre un parallélisme étonnant. Le 'missing link' dans une transmission d'idées qui,

pendant de longues périodes, s'est déroulée de manière souterraine, est le psychiatre écossais, Ian Suttie, que l'on a eu le tort de largement oublier.

Des correspondances entre Ferenczi et les théoriciens de la relation à l'objet se trouvent au niveau de la modification de la technique psychanalytique classique; ces changements permettent d'adapter cette dernière au traitement de patients souffrant d'une régression profonde. L'interprétation ne joue plus un rôle d'avant-plan mais – comme dans l'analyse des enfants – la relation émotionnelle entre analyste et patient. C'est pourquoi Ferenczi qui, de son vivant, était considéré comme un spécialiste des "cas sans espoir", peut aussi être vu comme le créateur original de nombreuses méthodes modernes de thérapie en sus de la psychanalyse. Il reste qu'il croyait lui-même que l'interprétation est nécessaire et qu'il n'a jamais quitté le terrain de la psychanalyse. Il s'intéressa particulièrement aux phénomènes de contre-transfert, cet intérêt étant encore renforcé par le fait qu'il fut peu satisfait de l'analyse didactique qu'il fit auprès de Freud. Il se rendit très vite compte que trop souvent, la technique de l'interprétation est utilisée comme défense: dans son travail thérapeutique, l'analyste peut abuser de la théorie psychanalytique en en faisant un rempart intellectuel derrière lequel il se protège contre un processus émotionnel qu'il perçoit comme menaçant. Ferenczi en tire les conséquences et critique – comme le fera plus tard la théorie de la relation à l'objet – le setting psychanalytique traditionnel, à cause des structures pouvoir-impuissance qu'il implique. Dans son propre travail il cherchait à se rapprocher autant que possible de l'utopie d'un discours n'impliquant aucune domination, en pratiquant entre autres à l'occasion "l'analyse mutuelle".

Ferenczi comme les théoriciens de la relation à l'objet considèrent la pratique clinique comme la principale source de connaissances. Les échanges vivants entre transfert et contre-transfert ne sont donc pas un facteur intervenant négativement, mais bien la base de l'élaboration d'une théorie. Alors que Freud demeure très fidèle à la pensée typique des sciences

naturelles au 19^e siècle, Ferenczi considère implicitement la psychologie comme une science sociale. En son centre, il place les rapports entre humains. Pour lui, comme pour ses disciples directs et indirects, de par sa nature même la libido est fondamentalement orientée vers l'objet; de plus, la satisfaction de pulsions est inséparable de tout échange vivant entre individus. Plus tard, Ferenczi lui-même commence à critiquer le concept du narcissisme primaire et la théorie de la pulsion de mort; mais cette critique se résume à quelques remarques isolées. Il soumet également à une révision le modèle de développement conçu par la psychanalyse et fondé sur les zones érogènes. Le travail de pionnier accompli par Ferenczi à ce niveau a été poursuivi, entre autres, par Herrmann, Balint, Winnicott et Fairbairn.

Plus l'on perçoit les relations de la petite enfance comme complexes, plus il apparaît que des troubles peuvent facilement intervenir. C'est pourquoi Ferenczi souligne l'importance des troubles précoces et refuse d'accorder au complexe d'Oedipe une place centrale dans le développement de l'enfant. Il étudie des mécanismes archaïques de défense et fournit des observations ayant des conséquences importantes pour la théorie psychanalytique, en particulier sur les mécanismes de dissociation. A ce niveau il reprend des idées de Freud en ses débuts, comme il le fera plus tard pour la théorie de la relation à l'objet. Mais il insiste sur la réalité du traumatisme, qu'il considère toutefois moins comme un événement isolé que comme une cumulation, ou si l'on veut comme un style pathogène de relation entre l'enfant et ses parents (de substitution). Dans ce sens, Ferenczi fut l'un des pionniers de la recherche concernant les graves pathologies du moi et les troubles de la personnalité. Il reste finalement que, lorsqu'on analyse la littérature importante publiée en allemand et en anglais sur l'évolution récente de la psychanalyse et en particulier de la théorie de la relation à l'objet, on se rend compte qu'aujourd'hui encore le rôle important joué par Ferenczi n'a pas été entièrement reconnu et que des descriptions abrégées et déformées de son travail de pionnier continuent à circuler.

Am Anfang stand ein déjà-vu-Erlebnis. Nachdem ich mich mit der Objektbeziehungstheorie, namentlich mit Fairbairns und Guntrips Werk, beschäftigt hatte, las ich Sándor Ferenczis erst vor wenigen Jahren auf deutsch veröffentlichtes „Klinisches Tagebuch von 1932“ und war über die signifikanten inhaltlichen Parallelen erstaunt. Es schien eine lohnende Aufgabe, den hier offenbar vorhandenen, bislang jedoch wenig erhellenen Traditionszusammenhängen nachzuspüren, zumal einerseits die Schriften der Objektbeziehungstheorie im deutschen Sprachraum relativ wenig bekannt, ja zum Teil nicht einmal übersetzt sind und andererseits Ferenczi bis heute innerhalb der psychoanalytischen Diskussion nicht den ihm gebührenden Rang einnimmt.

1. „Vielleicht der unbeirrteste und freieste unter den Psychoanalytikern“

(Theodor W. Adorno über Sándor Ferenczi)

„Ich bin vor allem Empiriker“, charakterisierte sich Sándor Ferenczi (1873–1933) in einem Brief an Sigmund Freud vom 10. Oktober 1931 (zit. n. Dupont, 1985, S. 16). Ferenczi stand zum damaligen Zeitpunkt bereits unter Rechtfertigungsdruck für seine „Ausflüge ins Unsichere“ (ebd.), wie er selbst sie nannte. Der Gründer der Psychoanalyse mißbilligte die unkonventionellen Analysemethoden und die sich daraus ergebenden unorthodoxen Theoriefragmente, die sein Schüler in den letzten Jahren entwickelt hatte. Auch nach Freuds Tod gab es innerhalb der psychoanalytischen Bewegung starke Kräfte, denen an einer Verdrängung bzw. Verleugnung dieser neuen Erkenntnisse gelegen war. Liest man die

hindernisreiche und geradezu abenteuerliche Publikationsgeschichte des „Klinischen Tagebuchs“ und des Briefwechsels zwischen Freud und Ferenczi, wie sie dessen Schüler und Analysand Michael Balint (1969) schildert, dann gewinnt man einen Eindruck davon, welche Widerstände überwunden werden mußten, bis diese Ideen der Öffentlichkeit – insbesondere der deutschsprachigen – zugänglich gemacht werden konnten. So erschien das ursprünglich auf deutsch verfaßte „Tagebuch“ mehr als fünfzig Jahre nach seiner Niederschrift zuerst (1985) auf französisch und erst danach (1988) in der Originalsprache (vgl. Dupont, 1985; Dahmer, 1978, S. 15).

Bezeichnend für den Umgang mit einem Unangepaßten ist auch das Bild von Ferenczi, das Ernest Jones (1962, S. 212) in seiner Freud-Biographie entwirft; Jones unterstellte seinem eigenen ehemaligen Lehranalytiker „latent psychotische Tendenzen“, die sich während seiner letzten Lebensjahre verstärkt hätten, und erreichte damit, daß Ferenczis späte Texte lange Zeit als Ausgeburten seines Wahns in Mißkredit gerieten. John E. Gedo interpretierte diese Dynamik psychoanalytisch als Abwehr: „Vielleicht lösen wir den Ambivalenzkonflikt gegenüber Freud durch Spaltung: Freud wird idealisiert, und sein engster Mitarbeiter, Ferenczi, empfängt unseren Haß“ (zit. n. Falzeder, 1986, S. 63). Erich Fromm (1959; dtsh. 1961, 1981, Kap. 6) hingegen, der den Ungarn durch Georg Groddeck kennenlernte, ergreift in diesem Konflikt für Sándor Ferenczi Partei und stilisiert dafür Freud zum autoritären Despoten (vgl. auch Falzeder, 1986, S. 44) – eine ebenso einseitige und ungerechte Darstellung, nur mit umgekehrten Vorzeichen. Diese zwei konträren, aber durch ihre Tendenz zur Schwarz-Weiß-Malerei doch auch wieder ähnlichen Bewertungsmuster sind in der psychoanalytischen Literatur nicht selten zu finden.

Ferenczi selbst, bisweilen von einem ausgeprägt rebellischen Impetus beseelt, übte in seinen letzten Lebensjahren immer wieder mehr oder minder versteckte Kritik an Freud und beklagte insbesondere dessen „Angst, irgendeinen seiner Söhne selbständig werden zu lassen“ (1932, S. 247). Er war indes keineswegs darauf erpicht, sich durch seine Differenzen mit Freud in eine Außenseiterposition zu manövrieren, im Gegenteil. Zunächst trat er sogar als Verteidiger der reinen Lehre auf, was man als Reaktionsbildung auf eigene abweichlerische Tendenzen interpretieren könnte. 1922 kritisiert er, „(obzwar von Natur aus selber Revolutionär)“, gegenüber einem Freund und Briefpartner, dem „wildem Analytiker“ Georg Groddeck, „die allzu üppige Phantasie und das um jeden Preis Neues-Entdecken-Wollen der Jugend“ und fordert: „Laß doch das Richtige an Freuds Lebenswerk ein bißchen erstarken. [...] Etwas Schonzeit für wissenschaftliche Ideen!“ (Ferenczi und Groddeck, 1921–1933, 46 f., Brief an Groddeck vom 11. 10. 1922). Daß er sich – wenngleich in Klammern – selbst als „Revolutionär“ bezeichnet, läßt sich als Anspielung auf seine prononcierten Sympathien für die ungarische Räterepublik 1919 verstehen und deutet zugleich auf eine Identifikation mit seinem Vater hin, der in der Revolution von 1848 gegen den habsburgischen Absolutismus kämpfte.

Als *enfant terrible* wider Willen betonte Ferenczi unermüdlich, mit seinen Ideen auf dem Boden der klassischen Psychoanalyse zu stehen. Gewiß nicht zu Unrecht attestierte er sich in seinem „Tagebuch“, das auch ein erstaunlich offenes Selbstporträt ist, eine Neigung „zur Flucht vor Situationen, in denen ich aggressiv sein müßte“ (1932, S. 106), und wohl auch deshalb dürfte er es unterlassen haben, aus seinen Erkenntnissen eine elaborierte Theorie zu formen, die an so manchen zentralen Lehrsätzen der Psychoanalyse gerüttelt hätte. Ferenczis Verhältnis zur Autorität Freuds blieb mithin zeitlebens ein zwiespältiges. Liest man seine widerspruchsvollen, oft geradezu doppelbödigen und in sich gegenläufigen Äußerungen über den Lehrmeister – sie wären ein ergiebiger Gegenstand für eine genaue tiefenhermeneutische Textanalyse –, so kann man ungefähr ermessen, wie sehr er unter den sich allmählich verschärfenden Spannungen litt (vgl. z.B. Ferenczi, 1931, S. 274 f.). Die Hypothese, daß dieser nie offen ausgetragene Konflikt zu seinem frühen Tod an perniziöser Anämie beigetragen hat, erscheint demnach durchaus plausibel.

Schon die Tagebuchform seines Hauptwerks, die in der alltäglichen therapeutischen Praxis gewonnene Beobachtungen und Überlegungen unsystematisch aneinanderreicht, weist – ebenso wie der Sammelbandtitel „Bausteine“, unter dem seine psychoanalytischen Aufsätze erschienen sind – auf das Ungeordnete und Fragmentarische, den *work-in-progress*-Charakter seiner Texte hin. Die besondere Stärke dieses „stets in Entwicklung Begriffene(n)“ (Haynal, 1993, S. 84) ist seine Fähigkeit zur unvoreingenommenen, auf Empathie gestützten Beobachtung, die sich keine Scheuklappen von einmal aufgestellten Theorien anlegen läßt – und seien es auch die seines eigenen Analytikers und Lehrers Freud. Liest man heute sein „Klinisches Tagebuch“, dann überrascht die Ehrlichkeit, Genauigkeit und Lebendigkeit der Aufzeichnungen ebenso sehr wie ihre weitreichende Einfügbarkeit in die erst später entwickelte Objektbeziehungspsychologie. Es dauerte gleichwohl noch einige Zeit, bis aus den verstreuten Bausteinen ein tragfähiges und eigenständiges Theoriegebäude errichtet wurde.

Um wenigstens einige der mitunter recht dunklen Pasch- und Schleichwege der Überlieferung zu erhellen, gilt es zunächst, die personellen Verbindungslinien zwischen Sándor Ferenczi und den Vertretern der Objektbeziehungstheorie nachzuzeichnen. Allgemein bekannt ist, daß Melanie Klein und Michael Balint zu seinen Analysanden zählten. Von Ferenczis Schülern fühlte sich vermutlich Balint seinem Lehrer am engsten verbunden, sah sich gewissermaßen sogar als der Vollender seines Werks, wie Falzeder (1986, S. 183) meint, und übernahm nach Ferenczis frühem Tod sowohl dessen Patienten als auch den wissenschaftlichen und persönlichen Nachlaß einschließlich des Briefwechsels mit Freud. Da sowohl Klein – 1926 – als auch Balint – 1939 – nach Großbritannien emigrierten, wurden Ferenczis Ideen, von seinen Schülern weiterverarbeitet und somit gefiltert, in den angelsächsischen Raum verpflanzt. Ob und inwieweit Melanie Klein der Objektbeziehungspsychologie zuzurech-

nen oder nur als deren Vorläuferin zu betrachten ist, soll in diesem Rahmen nicht diskutiert werden. Festgestellt sei nur, daß ihre Zuordnung je nach Autor schwankt. Für Sutherland (1980, S. 830 f.) ist sie keine Objektbeziehungstheoretikerin, da sie u.a. die Rolle der äußeren Objekte in der frühkindlichen Entwicklung zu gering veranschlage; nach Bacal und Newman (1994, S. 23) hingegen hat sie „vielleicht die erste vollständige Objektbeziehungstheorie erarbeitet“. Außer Zweifel steht, daß sie eine Mittlerin zwischen Ferenczi und der Objektbeziehungstheorie im engeren Sinn darstellt.

Schwerer fällt es, eine Beziehung zwischen Ferenczi und Fairbairn zu rekonstruieren. Der theoretisch stärkste, eigenständigste und konsequenteste Vertreter der Objektbeziehungstheorie erwähnt Ferenczi nicht und konnte auch das zu seinen Lebzeiten noch unveröffentlichte „Klinische Tagebuch“ nicht kennen. Dennoch bestehen auffallende Übereinstimmungen im Denken dieser beiden psychoanalytischen Dissidenten. Das weithin unbekanntes missing link in dieser Traditionslinie bilden die beiden schottischen Psychiater Jane und Ian Suttie. Fairbairn rezipierte „The Origins of Love and Hate“ (1935), das Hauptwerk seines frühverstorbenen und heute zu Unrecht fast vergessenen Landsmanns Suttie (1889–1935), der Ferenczi viel verdankte und ihn auch zustimmend zitierte. Suttie wiederum, der außer Fairbairn auch Balint, Winnicott und Guntrip beeinflusste und in seinem Denken Bowlby nahestand (vgl. Bacal und Newman, 1994, S. 22), wurde mit dem Ungarn durch seine Ehefrau Jane bekannt, die Ferenczis Arbeiten ins Englische übersetzte. Es ist indes bemerkenswert, daß Fairbairn auch Suttie nicht erwähnt, obwohl er sein Werk gekannt haben muß (vgl. Heard, 1988, S. XXXVIII; Bowlby, 1988, S. XVII). So wurde Ian Suttie noch gründlicher vergessen als Ferenczi. Da er es wagte, noch zu Freuds Lebzeiten offen gegen diesen zu polemisieren, wurde er innerhalb der psychoanalytischen Bewegung zur persona non grata. Sein früher Tod hinderte ihn andererseits auch daran, sich eine anerkannte eigenständige Position außerhalb der Psychoanalyse zu schaffen.

Im Vorwort zu seinen in London erschienenen „Further Contributions to the Theory and Technique of Psycho-Analysis“ schrieb Ferenczi schon 1926 mit erstaunlichem Weitblick: „It gives me great pleasure to lay my work once more before Anglo-Saxon readers, particularly because I have found that with their broad-mindedness they often strive to view such opinions as mine without prejudice, whereas elsewhere these are turned down a limine on account of their novelty and their boldness“ (zit. n. Heard, 1988, S. XXII). Wie sehr Ferenczi damit recht hatte, zeigte sich in den folgenden Jahrzehnten, als seine Gedanken vornehmlich in Großbritannien auf fruchtbaren Boden fielen, während sie bei den orthodoxen Analytikern aus wenig schmeichelhaften Gründen in Vergessenheit gerieten. Insbesondere Schottland erwies sich als geeignetes Biotop für psychoanalytische Außenseiter, als ob die geographische und die theoretische Randposition einander entsprechen hätten.

Ferenczi Scheu vor einer offenen Auseinandersetzung mit Freud und seinen orthodoxen Anhängern wird um einiges begreiflicher, wenn man die weitere historische Entwicklung dieser letztlich unaufschiebbaren Theoriediskussion betrachtet. Sowohl Balint als auch Winnicott verzichteten darauf, ihre Gedanken zu Ende zu denken, um innerhalb der psychoanalytischen Bewegung nicht ins Abseits zu geraten. „Balint“ – und auch Winnicott, sollte man ergänzen – „gelang dies um den Preis einer gewissen Unverbindlichkeit in theoretischen Aussagen“ (Falzeder, 1986, S. II; vgl. ebd., S. 146; vgl. Sutherland, 1980, S. 833, 836 f.). Erst Fairbairn wagte den Schritt in die theoretische Selbständigkeit und übte die längst fällige grundsätzliche Kritik an der (orthodoxen) Psychoanalyse (vgl. Sutherland, 1980, S. 829). Die Reaktion (im doppelten Sinn) ließ nicht auf sich warten. Man unterstellte dem schottischen Analytiker Aggressivität, Unreife und den frevelhaften Wunsch, „to rip out the entire fabric of psychoanalytic thinking“ (Modell, 1968, zit. n. Sutherland, 1980, S. 843). Sehr zu Unrecht, denn Fairbairn hatte keinen symbolischen Vatermord im Sinn, sondern hob immer wieder hervor, wieviel er Freud verdanke, und wollte auch keine eigene Schule gründen. Doch selbst so originelle Analytiker wie Winnicott und Khan zauderten mit ihrem Beifall und meinten, „that if one could escape from Fairbairn's claim that his theory supplants that of Freud we could enjoy the writings of an analyst who challenges everything, and who puts clinical evidence before accepted theory“ (zit. n. Sutherland, 1980, S. 829 f.).

Recht behielt Ferenczi leider auch mit einer anderen Äußerung. Gelegentlich bemerkte er gegenüber seiner Analysandin Clara Thompson, „daß Schüler mir die Ideen stehlen, ohne mich zu zitieren“ (1932, S. 175). Cremerius (1983, S. 1006) hat eine umfangreiche Liste von Autoren zusammengestellt, die alle „in dem von Ferenczi erschlossenen Bergwerk gegraben haben“, ohne seinen Namen zu nennen. Seinen Nachforschungen zufolge „ist Ferenczi in den letzten fünfzig Jahren für viele zum Steinbruch geworden, aus dem sie die Materialien für ihre ‚Neubauten‘ bezogen haben, oft ohne den Fundort anzugeben – beschämend für die vielgerühmte Redlichkeit der Wissenschaft“ (vgl. auch Sabourin, 1985, S. 282). Ohne Cremerius widersprechen zu wollen, ist hier doch anzumerken, daß Ferenczi, um im Bild zu bleiben, eben lauter bereitliegende Bausteine hinterlassen hat und damit zu konstruktiven Aktivitäten geradezu herausforderte. Um so dringender geboten erscheint indessen der Nachweis, wieviel die späteren Objektbeziehungstheoretiker ihrem oft verleugneten Ahnherrn verdanken.

Unter der Marginalisierung innerhalb der Psychoanalyse litt übrigens auch Ferenczis Schüler Michael Balint (1970, S. 165), der mit Blick auf sich selbst, Harold Searles, Donald W. Winnicott, Margaret Little und Masud R. Khan – weitere Namen ließen sich hinzufügen – sagte: „Alle diese Analytiker, einschließlich meiner selbst, gehören nicht zum ‚klassischen‘ Zentralmassiv, sondern zum Randgebiet. Man kennt uns, duldet uns, liest uns vielleicht sogar, aber man zitiert uns nicht“ (vgl. auch Falzeder, 1986, S. 230).

2. Modifikationen der klassischen psychoanalytischen Technik

Da Ferenczi – wie später auch die Objektbeziehungstheoretiker – seine Erkenntnisse vornehmlich induktiv aus seiner therapeutischen Praxis gewann, liegt es nahe, sich zunächst seine provozierenden behandlungstechnischen Innovationen zu vergegenwärtigen. Eine Triebfeder hierfür war zweifellos die Unzufriedenheit mit seiner eigenen Lehranalyse bei Freud. Ferenczi (1932, S. 107) hat seine Kritik daran mehrmals artikuliert: „Meine Eigenanalyse konnte nicht tief genug gehen, weil mein Analytiker (selber eingestandenermaßen eine narzißtische Natur) mit seinem kräftigen Gesundheitswillen und seiner Antipathie gegen Schwächen und Abnormitäten mir in jene Tiefen nicht folgen konnte und zu früh mit dem ‚Erzieherischen‘ einsetzte.“ Dieses Ungenügen verwundert aus heutiger Sicht schon allein deswegen nicht, weil die damaligen Lehranalysen – sofern sie überhaupt stattfanden – oft nur ein paar Wochen oder Monate umfaßten. So dauerte Ferenczis Analyse bei Freud „einmal 3, einmal 4–5 Wochen lang“ (Ferenczi und Groddeck, 1921–1933, S. 36, Brief Ferenczis vom 25. 12. 1921). Es war in diesem Zeitrahmen naturgemäß kaum möglich, bis in „jene Tiefen“ der Regression vorzudringen.

Von der klassischen psychoanalytischen Methode abweichend, experimentierte Ferenczi zunächst mit einer „aktiven“ Versagungstechnik, die an die Patienten schwer zu erfüllende Forderungen nach Triebverzicht stellte und damit zu therapeutischen Zwecken den Leidensdruck erhöhte. Nach diesem eher autoritären Vorgehen schlug das Pendel ab 1926 in die Gegenrichtung aus. Nun wurde die sogenannte „Relaxationstechnik“ eingeführt, die den emotionalen Bedürfnissen des Patienten entgegenkam. Damit stellte sich Ferenczi in deutlichen Gegensatz zu Freud (1912, S. 175), der vom behandelnden Analytiker größtmögliche Abstinenz und Indifferenz, ja sogar „Gefühlskälte“ nach dem Vorbild des Chirurgen gefordert hatte: „Denn der Kranke hat nicht viel davon, wenn das therapeutische Interesse beim Arzt affektiv überbetont ist. Für ihn ist es am besten, wenn der Arzt kühl und möglichst korrekt arbeitet“ (Freud, 1927, S. 345). Doch dieses Vorgehen eignet sich, wie auch Freud wußte, nur für ein relativ starkes Ich. Besonders bei tief regredierte Patienten, die für intellektuelle Deutungen unzugänglich waren, erprobte Ferenczi Formen „mütterlicher“ Zuwendung:

„Das Verfahren, das ich meinen Analysanden gegenüber anwende, kann man mit Recht eine Verzärtelung nennen. Mit Aufopferung aller Rücksichten auf die eigene Bequemlichkeit gibt man den Wünschen und Regungen, soweit als irgend möglich, nach. Man verlängert die Analysenstunde, bis eine Ausgleichung der vom Material angeregten Emotionen erreicht ist; man läßt den Patienten nicht allein, bevor die unvermeidlichen Konflikte in der analytischen Situation durch Aufklärung der Mißverständnisse und Rückführung auf die infantilen Erlebnisse in versöhnlichem Sinne gelöst sind. Man verfährt also wie eine zärtliche Mutter, die abends nicht schlafen geht, ehe sie alle schwebenden kleinen und großen Sorgen, Ängste, bösen Absichten,

Gewissensskrupel mit dem Kinde durchgesprochen und in beruhigendem Sinne erledigt hat“ (Ferenczi, 1931, S. 284). In dieser Tradition stehend, werden später Balint, Winnicott und Bion die haltende, beschützende, als „mütterlich“ etikettierte Funktion des Analytikers in der Behandlung akzentuieren (vgl. Mertens, 1990, Bd. 1, S. 100).

Der Gründervater der Psychoanalyse protestierte energisch gegen derartige Neuerungen und distanzierte sich hierin von seinem „Großwesir“. Er fand zudem, daß viele der Klienten, mit denen Ferenczi arbeitete, auf Grund ihrer schweren Störungen für eine Psychoanalyse überhaupt nicht geeignet seien, obwohl er selbst besonders in seiner Frühzeit Patienten behandelt hatte, die man nach den heute gängigen Diagnoseschemata als Borderline-Persönlichkeiten einstufen würde. Freud erkannte indes zu Recht die Gefahren in Ferenczis Vorgehen. 1931 schrieb er seinem Schüler, daß Abweichungen von der Abstinenzregel erotischen Interaktionen aller Art Tür und Tor öffnen würden und es dann auch bis zu „petting-parties“ zwischen Therapeuten und Patienten nicht mehr weit sei; „und Godfather Ferenczi wird vielleicht, auf die belebte Szene blickend, die er geschaffen hat, sich sagen: Vielleicht hätte ich mit meiner Technik der Mutterzärtlichkeit doch vor dem Kusse haltmachen sollen“ (Freud, Brief an Ferenczi vom 13. Dezember 1931, zit. n. Jones, 1962, Bd. 3, S. 197 f.).

In der Tat könnte man von Ferenczis Experimenten mit der Relaxationstechnik eine Linie zu all jenen im Zuge des Psycho- und Esoterikbooms florierenden Therapierichtungen ziehen, die die Deutung als unnützen Ballast über Bord geworfen haben und nur mehr durch käufliche emotionale Korrektiverfahrung heilen wollen. Deshalb bezeichnete Wyatt nicht ganz zu Unrecht Ferenczi als den „Pate[n] aller [vornehmlich in den USA entstandenen] Therapierichtungen, die sich sehr stark auf Gefühle von Verbundenheit oder Gegenseitigkeit beziehen und die Übertragungs-Gegenübertragungs-Konstellation ins Zentrum der Therapie stellen“ (Wyatt in Haynal, 1993, S. 92). Der entscheidende Unterschied zu diesen neuen Therapien liegt indes darin, daß Ferenczi selbst an der Substanz psychoanalytischen Denkens wie an der grundsätzlichen Notwendigkeit der Deutung unverbrüchlich festhielt, seine inhaltliche Kritik äußerst zurückhaltend formulierte und folglich den Boden der Psychoanalyse nie verließ. Es wäre demnach keineswegs in seinem Sinne, wollte man etwa die psychoanalytische Theorie als „grau“ verleumden und gegen die lebendige Erfahrung und Einfühlung ausspielen. Gleichwohl zeigt Ferenczi auf, daß das rigide Sich-Verschancen hinter einem Theoriegebäude, das als ein für allemal gültige, über alle Kritik erhabene Wahrheit absolut gesetzt wird, in der therapeutischen Praxis Abwehrcharakter hat: Die Theorie dient dem Therapeuten nur allzuoft als Bollwerk, um sich dahinter gegen die als bedrohlich empfundene Emotionalität von Übertragung und Gegenübertragung zu verbarrikadieren.

Ferenczi machte die Erfahrung, daß dem Verhalten und den Gefühlen des Analytikers im Therapieverlauf um so entscheidendere Bedeutung zukommt, je tiefer der Patient regrediert und je stärker somit seine Übertragung ist. Wolfgang Loch (1966, S. 246 f.) hat diesen

Zusammenhang geradezu als Gesetz formuliert: „Die dynamische Macht der Gegenübertragung ist direkt proportional der Objektbeziehungsregression.“ Neben der klinischen Empirie dürften Ferenczi Erinnerungen an seine eigene, von ihm zeitlebens als unzureichend empfundene Lehranalyse bei Freud dazu bewogen haben, die Rolle des Analytikers so kritisch unter die Lupe zu nehmen und so intensiv über dessen Gegenübertragung nachzudenken.

Nun hat sich zwar auch Freud – vermutlich nicht zuletzt auf Ferenczis Anregung – mit der Gegenübertragung beschäftigt, dabei aber immer auf deren „Bewältigung“ und „Überwindung“ beharrt (vgl. Haynal, 1989, S. 22f. und 1993, S. 76f.). Leichter gesagt als getan, könnte man diesen Forderungen im Sinne Ferenczis entgegenhalten. Für ihn wurde die schwere Kontrollierbarkeit der Gegenübertragung einmal geradezu zu einem existentiellen Dilemma, als er sich ernstlich in eine Patientin verliebte und es ihm äußerst schwerfiel, sich „die nötige harte Haut“, die Freud vom Analytiker verlangte, wachsen zu lassen (vgl. Haynal, 1993, S. 79). Daß Freud, glaubt man den Berichten seiner Analysanden, sich an die selbst aufgestellten technischen Regeln oft nicht hielt, ist indes eine andere Frage, die hier nicht diskutiert werden soll (vgl. z.B. Haynal, 1989, S. 16ff.; Cremerius, 1981, S. 326ff.). Ziemlich übereinstimmend wird aber das didaktisch-pädagogische Element in seinen (Lehr-)Analysen hervorgehoben. Gerade das Schulmeisterliche hat Ferenczi (1932, S. 107) immer wieder kritisiert und pointiert in diametralen Gegensatz zu seinen eigenen späten Experimenten gebracht: „Freud ist so stark in der Festigkeit des Erziehens wie ich in der Tiefe der Relaxationstechnik.“ Ja, er erklärte sogar, mit Hilfe seiner Patienten seine eigene bei Freud verabsäumte Tiefenanalyse nachgeholt zu haben (vgl. ebd.). Auf diesen Gedanken fußend, werden Alice und Michael Balint (1939) der Dynamik von Übertragung und Gegenübertragung wenige Jahre nach Ferenczis Tod eine bis heute vielzitierte Studie widmen.

„Analyse allein ist intellektuelle Anatomie“ (Ferenczi, 1932, S. 272). Der Vorwurf des Allzupädagogischen in der orthodoxen Analysepraxis kehrt bei Ian Suttie (1935, S. 212) wieder, der Freud patriarchale Neigungen vorwirft und demgegenüber deklariert: „I fully accept Ferenczi's dictum: 'The physician's love heals the patient.'“ Nicht so sehr die Deutungen, also die kognitive Einsicht in die Krankheitsursachen und die damit verbundenen emotionalen Prozesse, sondern die hier und jetzt erfahrene Zuneigung des Therapeuten zum Patienten gilt ihm als eigentlicher Heilungsfaktor, während für Ferenczi, der den Boden der Psychoanalyse ja nie verlassen wollte, noch Zuwendung und Deutung einander ergänzten und nur die Frage der jeweils indizierten Dosis geklärt werden mußte. Im Zuge seiner einseitigen Polemik entwickelt Suttie (1935, S. 210) jedoch einen scharfen Blick für den Abwehrcharakter der gerade bei Psychoanalytikern nicht seltenen Intellektualisierung und interpretiert die hypostasierte Deutung als „a flight from feeling into intellectual or philosophical solutions“. Solche Techniken „save the therapist from the difficulty of understanding his patient and spare him the pain of sympathizing with the patient's distress“ (ebd.).

Die Intellektualisierung soll den Therapeuten also vor dem bewahren, was man im heutigen Psychojargon mit den inflationär gebrauchten Formeln „sich einlassen“ und „sich einbringen“ bezeichnet. Schon Ferenczi (1932, S. 141) fragte sich, freilich nur in seinem Tagebuch: „Ist Freud wirklich überzeugt, oder hat er den Zwang zu überstarker theoretischer Verkrampfung als Schutz gegen Selbstanalyse, d.h. gegen die eigenen Zweifel?“ Er mutmaßt, „daß ein nicht gut analysierter Arzt (und wer ist gut analysiert?) nicht heilen, sondern sich auf meine Kosten neurotisch oder psychotisch ausleben wird“ (a.a.O., S. 142). Auch Suttie (1935, S. 212) warnt den Analytiker „from the dangerous attempt to maintain the fiction of immunity from emotion“. Dieser solle vielmehr gegenüber dem Patienten eine Mutterrolle spielen und auf diese Weise zum „starting-point of a broadening circle of anxiety-free relationships“ werden (a.a.O., S. 213).

Auf den möglichen Abwehrcharakter des analytischen Deutens und Verstehens weist später auch Fairbairn (1958, S. 377) hin und folgert daraus ganz in Ferenczis Sinne, aber ohne Sutties gelegentlich übers Ziel hinausschießenden polemischen Impetus: „Interpretation is not enough.“ Die Beziehung zwischen Patient und Analytiker bildet demnach nicht nur die Grundlage der Deutung von Übertragungsphänomenen, sondern hat an sich therapeutische Wirkung im Sinne einer korrigierenden Erfahrung, denn sie „provides the patient with an opportunity, denied to him in childhood, to undergo a process of emotional development in the setting of an actual relationship with a reliable and beneficent parental figure“ (ebd.). „You can go on analyzing for ever and get nowhere. It's the personal relation that is therapeutic“, erklärt Fairbairn (zit. n. Guntrip 1975, S. 145). „Dasein von jemand, mit dem man Freud und Leid teilen und mitteilen kann, (Liebe und Verständnis) heilt das Trauma“, hatte Ferenczi (1932, S. 265) in seinem „Klinischen Tagebuch“ notiert.

Um heilend zu wirken, muß die therapeutische Beziehung allerdings etwas qualitativ völlig Andersartiges sein als die Beziehungen, unter denen der Patient als Kind gelitten hat. Im traditionellen analytischen Setting entdeckt Fairbairn indes, ähnlich wie vor ihm schon Ferenczi und Suttie, Analogien zur Situation des Patienten in früher Kindheit: Wie uneinfühlsame Eltern schotten sich Analytiker oft gegen die emotionalen Bedürfnisse der Patienten ab. Deshalb überlegt Fairbairn (1958, S. 378), ob „Freud's emphasis on the need to protect the patient from the influence of the analyst's personality is not largely a rationalization covering a need on the part of the analyst to be protected from the demands of the patient“. Die logische Konsequenz ist Fairbairns Kritik an der rigiden Beibehaltung des psychoanalytischen Settings, die das Machtgefälle zementiert und mehr den Bedürfnissen des Analytikers als denen des Patienten dient. „Die analytische Situation, besonders aber ihre starren technischen Regeln, provozieren meist [...] Leiden beim Patienten und ein unberechtigtes Gefühl der Überlegenheit im Analytiker, mit einer gewissen Verachtung des Patienten“, erkannte Ferenczi schon 1932 (S. 257). Ganz im Einklang mit dem

Ungarn, den er freilich nicht zitiert und dessen Hauptwerk er nicht kennen konnte, meint Fairbairn (1958, S. 379), „that the couch technique has the effect of imposing quite arbitrarily upon the patient a positively traumatic situation calculated inevitably to reproduce such traumatic situations of childhood as that imposed upon the infant who is left to cry in his pram alone“. „Die analytische Situation: die reservierte Kühle, die berufliche Hypokrisie und die dahinter versteckte Antipathie gegen den Patienten, die dieser in allen Gliedern fühlte, war nicht wesentlich verschieden von jener Sachlage, die seinerzeit – ich meine in der Kindheit – krankmachend wirkte“, schrieb Ferenczi (1933, S. 306). Die vermeintliche Therapie ist in diesem Fall, „weil der Kontrast mit der Vergangenheit fehlt“, nichts als eine Reproduktion des „Vergangenheitsunglücks“ (Ferenczi, 1932, S. 264).

„Die Analyse gibt Gelegenheit für sonstwie ziemlich gelähmte, im Selbstbewußtsein und Potenz gestörte Personen, ohne jede Mühe zu jenen Sultangefühlen zu gelangen, die ihm für mangelnde Fähigkeiten des Lieben-könnens kompensieren“, bemerkt Ferenczi (1935, S. 258), „der prononciert Antiautoritäre“, zur Rolle des Analytikers und betont demgegenüber immer wieder das „utopische Moment der Analyse“ (Dahmer, 1978, S. 40), deren Ziel die Mündigkeit und Unabhängigkeit des Patienten sein soll. Dazu sei es auch notwendig, mit jeder Art von Über-Ich aufzuräumen. Ferenczi ging in seinem egalitären, emanzipatorischen Bemühen bis zur „mutuellen Analyse“, d.h. er analysierte nicht nur, sondern ließ sich von manchen seiner Patienten auch selbst analysieren, um seine Gegenübertragung offenzulegen. Im Zusammenhang damit steht wohl auch sein Angebot, seinen eigenen Lehranalytiker Freud zu analysieren. Die analytische Situation soll idealerweise zur Versuchsstation eines herrschaftsfreien Diskurses werden: „Gewisse Phasen der mutuellen Analyse repräsentieren das vollkommene Aufgeben jeden Zwanges und jeder Autorität beiderseits“ (Ferenczi, 1932, S. 100).

Ferenczi (1930, S. 272) war gegenüber den Gefahren der Gegenübertragung sowohl beim eher versagenden als auch beim eher gewährenden Analytiker wachsam: „Nichts ist leichter, als unter dem Deckmantel der Versagungsforderungen an Patienten und Kinder den eigenen uneingestanden sadistischen Neigungen zu fröhnen“, aber auch die Sympathie oder gar Liebe, die der Analytiker dem Patienten entgegenbringen muß, um ihn heilen zu können, wird von ihm kritisch analysiert. Freud (1927, S. 344) hatte den Wunsch zu heilen, den „furor sanandi“, als eher hinderlich für die therapeutische Wirksamkeit erachtet, da er ihn als Reaktionsbildung auf versteckte sadistische Strebungen interpretierte; er selbst fühlte sich davon frei: „Aus frühen Jahren ist mir nichts von einem Bedürfnis, leidenden Menschen zu helfen, bekannt, meine sadistische Veranlagung war nicht sehr groß, so brauchte sich dieser ihrer Abkömmlinge nicht zu entwickeln.“ Ganz in Freuds Sinne hat Ferenczi (1932, S. 106), obwohl er an der Möglichkeit genuiner Güte und Liebe stets festhält, sein eigenes „zwanghafte[s] Helfenwollen jedem Leidenden, besonders Frauen“, auf verdrängten Haß und Mordimpulse „gegen Frauenspersonen“ zurückgeführt.

Dank seiner unkonventionellen Behandlungsmethoden erwarb sich Ferenczi (vgl. 1931, S. 276) einen Ruf als Spezialist für „hoffnungslose Fälle“ und wurde damit zu einem Pionier der psychoanalytischen Therapie von Psychotikern und Borderlinepatienten. In der Regression sah er im Gegensatz zu Freud nicht so sehr einen Störfaktor in der Behandlung, sondern einen potentiell heilsamen Prozeß. Er zog Parallelen zwischen seiner Relaxationstechnik und den Methoden der Kinderanalyse (vgl. Ferenczi, 1931) und stimmte Anna Freud zu, die einmal zu ihm gesagt haben soll: „Sie behandeln ja Ihre Patienten wie ich die Kinder in den Kinderanalysen“ (Ferenczi, 1930, S. 270). Dabei steht die Bejahung der Regression nur scheinbar in Konflikt mit den egalitären Postulaten: Auch gegenüber dem regredierten Patienten sind stets Aufrichtigkeit und Respekt gefordert, und dies um so mehr, als dieser besonders feinfühlig alle nonverbalen Signale des Analytikers wahrnimmt. Immer wieder polemisiert Ferenczi (1932, S. 40; vgl. S. 96, 107) gegen die professionelle „Hypokrisie“ der orthodoxen Analytiker, welche die verlogene Geheimniskrämerei der Eltern reproduziere, und verlangt vom Therapeuten statt erheuchelter Freundlichkeit „Natürlichkeit und Aufrichtigkeit des Betragens“ sowie die Fähigkeit, zeitweise gemeinsam mit dem Patienten auf jenes Niveau zu regredieren, das sein Schüler Balint später als die „Grundstörung“ bezeichnen wird und von dem ausgehend ein „Neubeginn“ – auch dies schon ein Begriff Ferenczis – einzig möglich ist.

Der Patient muß die traumatische Situation wieder erleben, soll sie aber nicht wiederholen, denn es genügt nicht, im Sinne einer Katharsis „traumatische Quantitäten abzureagieren, die Situation muß vom eigentlich Traumatischen verschieden werden, um einen anderen günstigen Ausgang zu ermöglichen“ (Ferenczi, 1932, S. 159). Der entscheidende Unterschied zwischen Vergangenheit und Gegenwart liegt darin, daß der Patient, der von seinen Eltern seinerzeit enttäuscht wurde, dem Analytiker vertrauen kann. Damit also der Wiederholungszwang durchbrochen und die Weichen neu gestellt werden können, muß bis zu jenem Punkt zurückgekehrt werden, an dem die Entwicklung einen falschen Verlauf genommen hat. Vieles ist der Erinnerung nicht zugänglich und kann deshalb auch nicht in Worte gefaßt werden: Wenn das traumatische Erleben in die Zeit vor dem Spracherwerb fällt, kann es nur im Agieren reaktualisiert werden (vgl. Loch, 1966, S. 240). Doch auch damit ist es noch nicht getan, und hierin liegt der bereits erwähnte Unterschied zwischen Ferenczi und allerlei modernen Therapien: Neben dem von Ferenczi in Anlehnung an traditionell bürgerliche Geschlechterrollen sogenannten „mütterlichen“ Verhalten des Analytikers, das dem Patienten im Primärprozeßhaften begegnet, tritt nun auch das „väterliche“ Prinzip in seine Rechte: „Das spielerisch agierte oder sonstwie wiederholte Material muß einer gründlichen analytischen Durchforschung unterzogen werden“ (Ferenczi, 1931, S. 279). Der ideale Analytiker und die ideale Analytikerin müssen demnach beide Rollen, die „mütterliche“ und die „väterliche“, in sich vereinen und bei Bedarf von einer zur anderen wechseln können (vgl. Ferenczi, 1932, S. 227).

3. Die Hinwendung zur Objektbeziehung und ihre theoretischen Konsequenzen

Sowohl Ferenczi als auch die Vertreter der Objektbeziehungstheorie waren zutiefst in der klinischen Praxis verwurzelt und sahen darin auch die wichtigste Erkenntnisquelle für die Theorieentwicklung. Michael Balint (1961, S. 181) erläutert diesen Ansatz, demzufolge „eine zuverlässige psychoanalytische Theorie sich auf Fakten stützen muß, die in einer die Übertragung zulassenden Situation erhoben werden. Die Übertragung ist die Grundlage jeder analytischen Beobachtung; wir können [...] sagen, daß in Situationen ohne Übertragung keine psychoanalytische Theoriebildung möglich ist.“ Ferenczi hatte bereits 1922 Ähnliches gemeint, als er auf die begrenzten Möglichkeiten der Eigenanalyse aufmerksam machte: „Zu wesentlich neuen Erkenntnissen gelangt man so nicht. Dazu ist die ‚Siedehitze der Übertragung‘ nötig, die in der Selbstanalyse fehlt“ (Ferenczi und Groddeck, 1921–1933, S. 45, Brief Ferenczis vom 11. 10. 1922). Doch nicht nur Selbsterkenntnis, sondern psychoanalytische Erkenntnis überhaupt ist nach Auffassung der Objektbeziehungstheorie von der „Siedehitze der Übertragung“ abhängig. Klinische Daten bilden also notwendigerweise das Fundament der Theorie.

Der grundlegende Unterschied zwischen Freud einerseits und Ferenczi und den in seiner Tradition stehenden Objektbeziehungstheoretikern andererseits ließe sich vereinfacht und polarisierend so ausdrücken: Während Freud mit seinen Theorieentwürfen dem im 19. Jahrhundert für jede Wissenschaft maßgeblichen naturwissenschaftlichen Denken stärker verhaftet blieb und die Hoffnung hegte, seine psychologischen Entdeckungen eines Tages auf physiologische Vorgänge zurückführen zu können, faßte Ferenczi die Psychologie implizit bereits als eine Sozialwissenschaft auf und stand damit den Konzepten des 20. Jahrhunderts näher als Freud. Er ging nicht von einer am Modell der Hydromechanik gewonnenen Triebtheorie aus, sondern von den Interaktionen zwischen Individuen. Die psychischen Strukturen werden bei Ferenczi und in der Objektbeziehungstheorie stärker als bei Freud aus den sozialen Beziehungen des Individuums hergeleitet. Es ist deshalb legitim, Ferenczi als einen Pionier der analytischen Sozialpsychologie zu bezeichnen (vgl. Mertens, 1990, S. 73). Dabei birgt die Betonung der sozialen Ursachen von gesunden und kranken psychischen Entwicklungen natürlich auch größere politische Sprengkraft. Um einer überscharfen Polarisierung entgegenzuwirken, gilt es jedoch festzuhalten, daß sich viele Ideen, die im Rahmen der Objektbeziehungstheorie weitergedacht wurden, bereits bei Freud finden. Liest man Freud aus deren Blickwinkel, dann staunt man eher, wieviel er davon bereits vorweggenommen hat. So gesehen ist Freud zu Unrecht als Vertreter einer „Ein-Personen-Psychologie“ etikettiert worden, und bei der Objektbeziehungstheorie handelt es sich eher um eine Akzentverschiebung – eine für die Theorie und Praxis der Psychoanalyse allerdings höchst folgenreiche.

„The ego, and therefore libido, is fundamentally object-seeking“, formuliert Fairbairn (1963, S. 224) in

einer knappen Synopsis den Kernsatz der Objektbeziehungstheorie. Das Ich wird also nicht, wie in der orthodoxen Psychoanalyse, von den aus dem Es stammenden Trieben unter Druck gesetzt, denn für Fairbairn gibt es kein Es, und „libido is a function of the ego“ (ebd.). Auch bei Ferenczi (1932, S. 116f.) ist die Libido primär objektgerichtet und eine befriedigende Beziehung zu einem Objekt sogar überlebensnotwendig: „Das Gefühl, nicht geliebt, oder gehaßt zu werden [...] läßt den Wunsch nach Leben, d.h. Beisammensein, verschwinden.“ Es geht dabei nicht einfach um die solipsistische Abfuhr aufgestauter Triebenergien in Verbindung mit der (bloß) mechanischen Reizung erogener Zonen, sondern um „Liebe“, d.h. eine höchst komplexe Interaktion mit dem Objekt, das als Person wahrgenommen wird. Fairbairn (1954, S. 113) formuliert diese grundlegende Erkenntnis später so: „The child's primary objects are always personal, [...] the child is inevitably animistic.“ Auch die Säuglingsbeobachtung (z.B. R. Spitz, D. Stern) und die Verhaltensforschung (z.B. H. R. Harlow) haben Ferenczis These bestätigt.

Daraus ergeben sich weitreichende Folgerungen, die zum Großteil bereits bei Ferenczi in Form verstreuter Anmerkungen zu finden sind. Daß der Säugling von Anfang an auf ein Liebesobjekt angewiesen ist, ist mit der Annahme des innerhalb der Psychoanalyse kontrovers diskutierten „primären Narzißmus“ schwer vereinbar, und in der Objektbeziehungstheorie wird dieses Konzept konsequenterweise auch in Frage gestellt (vgl. die Kritik an Abraham in Fairbairn, 1954, S. 115; vgl. auch Loch, 1966, S. 230; Eagle, 1984, S. 16). Bacal und Newman (1994, S. 19f.) ist mithin zu widersprechen, wenn sie behaupten, innerhalb der Objektbeziehungstheorie habe einzig und allein Michael Balint das Konzept des primären Narzißmus verworfen.

Auch die Todestriebhypothese gerät ins Wanken. Ferenczi (1932, S. 208; vgl. S. 265) führt destruktive Neigungen immer wieder auf erlebte Destruktivität zurück und vermutet, „daß der Mensch nur infolge von Leiden leidenschaftlich und rücksichtslos geworden ist“ und „daß das sich verlassen fühlende Kind sozusagen alle Lebenslust verliert oder, wie wir es mit Freud sagen müßten, die Aggression gegen die eigene Person wendet“ (1931, S. 284). Umgekehrt gilt: „Ist man selber gesättigt und nicht gierig, so ist Wohlwollen, Wohlfühlen und Wohltat selbstverständlich“ (Ferenczi, 1932, S. 265). „There is no death instinct; and aggression is a reaction to frustration or deprivation“, schreibt Fairbairn (1963, S. 224; vgl. 1954, S. 111) dazu im Einklang mit den meisten Objektbeziehungspsychologen, im Gegensatz jedoch zu Melanie Klein, die an der Todestriebhypothese festhielt und oft gerade deswegen nicht als Vertreterin der Objektbeziehungstheorie betrachtet wird.

Die Auffassung der Objektbeziehung als seit frühester Kindheit komplexe Interaktion mit einem als lebendig wahrgenommenen und daher personalen Objekt impliziert zwangsläufig eine Revision des nach erogenen Zonen konzipierten Phasenmodells der klassischen Psychoanalyse. Auch in diesem Bereich hat Ferenczi Pionierarbeit geleistet. So faßt er das Triebgeschehen der von Freud sogenannten oralen Phase nicht auf die

Vorgänge der Nahrungsaufnahme zentriert auf, sondern als Bedürfnis nach umfassender Zärtlichkeit und Zuwendung. Folglich sind auch an die Bezugspersonen des Kindes höhere Anforderungen zu stellen als bloß jene nach ausreichendem Füttern. Michael Balint (1935) hat Ferenczis Überlegungen in seiner Arbeit „Zur Kritik der Lehre von den prägenitalen Libidoorganisationen“ weitergeführt (vgl. Loch, 1966, S. 229). Später nennt er „Wärme, körperliche[n] Kontakt, vertraute Gerüche und Berührungen, mit einem Wort: angemessene Fürsorge und Pflege“ als notwendige Voraussetzungen für eine gesunde Entwicklung des Säuglings (Balint, 1951, S. 155). Winnicott wird diese interaktiven Komponenten unter dem Sammelbegriff „genügend gute Bemutterung“ (good enough mothering) zusammenfassen. Auch die These vom „Anklammerungstrieb“, die Ferenczis ungarischer Schüler Imre Herrmann aufgestellt hat, ist eine implizite Kritik an dem von Freud allzu eng konzipierten Oralitätsbegriff.

Wird in der klassischen Lehre der psychische Reifungsprozeß primär als Resultat einer biologischen Entwicklung betrachtet, so stehen nunmehr die erzieherischen Einflüsse, mithin die gesellschaftlichen Bedingungen, im Mittelpunkt. Die Fixierung der (Partial-) Triebe auf bestimmte erogene Zonen gilt somit als Niederschlag von Objektbeziehungen, und nur deren Analyse kann die Triebchicksale freilegen. Diese Annahme drängt sich in besonderem Maße für die anale Triebfixierung und für das Konzept einer analen Entwicklungsphase überhaupt auf. So mutmaßt schon Ferenczi (1932, S. 177), „daß ursprünglich nur Mund und Genitale Libidoreservoir (erogene Zonen) sind und daß die Analerotik eigentlich eine hysterische Verschiebungsgenitalisation ist“. „Ist Sadismus und Analerotik nicht schon hysterische Reaktion auf Traumata?“ (a.a.O., S. 213). Doch auch die Oralität wird bereits mit Umwelteinflüssen in kausalen Zusammenhang gebracht: „Wieviel von Munderotik/Analerotik/Schaulust spontan und wieviel bereits neurotisch regressiv, durch Kultur (Erziehung) provoziert!“ (a.a.O., S. 166; vgl. S. 234).

Fairbairn (1954, S. 117) interpretiert später ganz ähnlich, aber theoretisch konsistenter eine Fixierung auf die anale Zone – genauso wie etwa eine Fixierung auf die Atemwege – als hysterische Konversion und somit als „substitution of a bodily state for a personal problem“. Er erklärt: „I have come to regard ‚erotogenic zones‘, not as independent determinants of libidinal aims, but as parts of the body which lend themselves in varying degrees to the expression of personal aims“, und stellt die Hypothese auf, „that the data upon which the theory of erotogenic zones is based themselves represent something in the nature of conversion-phenomena“ (a.a.O., S. 119, 121). Dies gilt nach Fairbairn nicht nur für die Analität, sondern auch für die Oralität.

Je komplexer die früheste Beziehung aufgefaßt wird, desto störungsanfälliger muß sie sein. Deshalb nimmt Ferenczi (1932, S. 131) an, daß bereits lange vor der ödipalen Phase der Grundstein zu späteren psychischen Problemen gelegt wird, und erwägt, „ob nicht das Urtrauma jedesmal im mütterlichen Urverhältnisse zu suchen ist und ob die Traumata der etwas späteren, schon durch das Auftreten des Vaters komplizierten

Epoche einen solchen Effekt hätten haben können ohne das Vorhandensein einer solchen ururtraumatischen mütterlich-kindlichen Narbe“. Damit entdeckt Ferenczi die Bedeutung der Frühstörungen – Balint wird von der „Grundstörung“ (basic fault) sprechen – und negiert die zentrale Rolle des Ödipuskomplexes für die psychische Entwicklung, auf der Freud beharrt. Wenn das Individuum in seiner Entwicklung dort anlangt, hat es oft bereits traumatische Erfahrungen mit dem primären Objekt, gemeinhin also der Mutter, gemacht und ist dadurch in seiner Persönlichkeitsstruktur geschädigt. In diesem Sinn versucht später Fairbairn (1954, S. 116) „to stress the determining importance of pre-Oedipal conflicts“ und „to show that the Oedipus situation is not so much a causal phenomenon as an end-product, and represents not so much an explanatory concept as a phenomenon to be explained – i.e. a derivative phenomenon“. Fairbairn zeigt auch, daß bereits im antiken Ödipusmythos genau diese präödipale Störung thematisiert wird, da Ödipus als Kind auf einem Berg ausgesetzt wird und auf diese traumatische Weise seine Mutter und mit ihr seine wichtigste Objektbeziehung verliert (vgl. ebd.).

Was die Ursachen der frühen psychischen Verletzungen anbelangt, so hält Ferenczi und mit ihm die Objektbeziehungstheorie (vgl. Fairbairn, 1954, S. 115) an der Realität des Traumas fest und warnt davor, seine Wirkung zu gering zu veranschlagen und damit die Umwelt von ihren schädigenden Einflüssen ungerechtfertigt freizusprechen: „Die nicht genügend tiefe Erforschung des exogenen Moments führt die Gefahr mit sich, daß man vorzeitig zu Erklärungen mittels Disposition und Konstitution greift“ (Ferenczi, 1933, S. 303). – Eine Warnung, die gerade heute, im Zeitalter der Genforschung, wieder aktuell ist.

Ferenczi (1932, S. 93f.) versteht das Trauma nicht so sehr als punktuell traumatisches Einzelereignis – etwa als einmaligen sexuellen Übergriff –, sondern als einen bestimmten, durch Widersprüche charakterisierten Interaktionsmodus: „Das Urbild jeder Konfusion ist das ‚Irrewerden‘ an der Verlässlichkeit einer Person oder einer Situation. Irrewerden ist: sich geirrt haben; es wurde einem mit Benehmen und Rede eine bestimmte Gefühlsbeziehung ‚vorgespiegelt‘, der Moment des Irrewerdens trifft ein, wenn man mit einer bestimmten Erwartungsvorstellung einer Situation entgegenggeht und statt dessen etwas anderes, oft Gegensätzliches findet; also: von etwas überrascht werden. Die Konfusion entspricht dem Momente zwischen Überraschtwerden und Neoadaptation.“ Von dieser Feststellung führen direkte Linien zu Balints Grundstörung, zu Masud R. Khans Begriff des kumulativen Traumas, aber auch zu Gregory Batesons Konzept der schizophrogenen double-bind-Botschaften. Besonders unheilvoll ist die Situation, wenn dem Kind kein Ausweg in eine andere Beziehung offensteht, wenn es also auf die destruktive Interaktion angewiesen bleibt, da es grundsätzlich irgendeines Objekts bedarf: „Zum Hassen können muß die Möglichkeit offenstehen, jemand Anderen, etwas Anderes zu lieben“ (Ferenczi, 1932, S. 231). „Bad object relations are better than no objects at all“, schreibt später Harry Guntrip (1992, S. 149).

Die frühverletzte Psyche reagiert auf das Trauma mit archaischen Abwehrmechanismen. Insbesondere den Spaltungsvorgängen und den aus ihnen resultierenden zwei oder mehr Persönlichkeitsfragmenten widmet Ferenczi ausführliche Erörterungen. Innerpsychisch wird dabei ein unlösbarer Konflikt in den Objektbeziehungen reproduziert: „Die Spaltung in zwei Persönlichkeiten, die nichts von einander wissen wollen und die um verschiedene Tendenzen gruppiert sind, erspart den subjektiven Konflikt.“ (Ferenczi, 1932, S. 81). Zum Teil greift Ferenczi dabei auf produktive Weise Ideen auf, mit denen der frühe Freud selber, als er sich vornehmlich mit Hypnose und Hysterie beschäftigte, in Anlehnung an die Psychiatrie seiner Zeit (Bleuler, Janet) operiert hatte, die in den späteren Phasen seiner Theoriebildung aber in den Hintergrund traten bzw. neu definiert wurden (vgl. Laplanche und Pontalis, 1973, S. 207ff.; Schwarz, 1988). Während in Freuds klassischer Theorie alsbald die Verdrängung, die schon ein relativ stabiles, starkes Ich voraussetzt, als grundlegender Abwehrmechanismus eine herausragende Stellung einnimmt, werden bei Melanie Klein und in der Objektbeziehungstheorie die primitiveren Spaltungsmechanismen zentrale Bedeutung gewinnen; die Verdrängung wird somit als ein Sonderfall der Spaltung angesehen. Fairbairn (1954, S. 106) wird zur Erklärung hysterischer Zustände explizit auf Bleulers und Janets Begriff der Spaltung (dissociation) rekurrieren, ihren im Vergleich zur Verdrängung passiven Charakter hervorheben und dazu anmerken, „that the eclipse of the concept of dissociation, which has accompanied the explanatory ascendancy of repression, has not been altogether an unmixed gain“.

Ferenczi (1932, S. 56) beschreibt die „Abspaltung des integer bleibenden Eigenen“ von einem nach außen hin funktionierenden Teil und nimmt damit Winnicotts (vgl. 1960, S. 182ff.) Unterscheidung von „true“ und „false self“ vorweg. Gleichzeitig schildert er, „daß die Erwachsenen ihren Willen, insbesondere Seeleninhalte unlustvollen Charakters, in die kindliche Person hineinzwängen“ (ebd.) und daß als Folge dieses Traumas eine Introjektion des bedrohlichen Objekts stattfindet. Die noch schwache Psyche reagiert „autoplastisch“, anstatt sich „alloplastisch“ zur Wehr zu setzen: „Post-traumatic effect: Identifications (superegos) instead of one's own life“ (a.a.O., S. 232). Der Ursprung des Über-Ich liegt also ebenfalls in einer traumatischen „Intropression“, und deshalb ist es nur konsequent, daß nach Ferenczi eine gelungene Therapie das Über-Ich aus dem Seelenleben hinauszuerwerfen hat. Auch die „Scheineredität der Psychose“ erklärt er durch die „Aufpfropfung einer verrückten Persönlichkeitskomponente“ der Bezugsperson auf die kindliche Psyche (a.a.O., S. 94) und nimmt dadurch unter anderem Gedankengänge von H. S. Sullivan und H. Searles vorweg. Ferenczi betont dabei stets das real erlittene Trauma, denn „nur angesichts der Einsicht in die volle eigene Schwäche und Hilflosigkeit kommt es zur unbedingten Unterwerfung, ja Identifizierung mit dem Angreifer“ (a.a.O., S. 237). Festzuhalten ist, daß dieser Abwehrmechanismus im Gegensatz zur gängigen Zuschreibung nicht erst von Anna Freud entdeckt worden ist.

Das „böartige Fremde“, „ein böartiges Über-Ich“, „das heterogen eingepflanzte Fragment“ (Ferenczi, 1932, S. 91, 124, 104), das infolge der Introjektion als destruktives Element in der dadurch krankgemachten Persönlichkeit steckt, ist jene Instanz, die Fairbairn (1954, S. 107) später als „internal saboteur“ und „antilibidinal ego“ bezeichnet wird: „The first defence adopted by the original ego to deal with an unsatisfying personal relationship is mental internalization, or introjection, of the unsatisfying object.“ Mit seinen bahnbrechenden Einsichten in die frühkindliche Psychodynamik wurde Ferenczi somit zu einem Pionier bei der Erforschung schwerer Ich-Pathologien und Persönlichkeitsstörungen.

4. Resümee

Wenn klar geworden ist, daß Sándor Ferenczi zu Recht als Ahnherr der Objektbeziehungstheorie bezeichnet werden kann, hat die vorliegende Arbeit ihren Zweck erfüllt. Zu zeigen war, wie viele der erst später in ein kohärentes Theoriegebäude eingefügten Ideen und Hypothesen der ungarische Psychoanalytiker bereits in den zwanziger und dreißiger Jahren vorwegnahm, indem er in seiner alltäglichen klinischen Praxis Beobachtungen sammelte und Schlußfolgerungen daraus zog.

Ferenczis Rolle als – wenn auch unsystematischer – Vordenker ist auch heute noch keineswegs in ihrem vollen Umfang anerkannt. Das verleumderische Urteil, das Ernest Jones (1962) in seiner Freudbiographie über ihn fällte, hat dazu sicher wesentlich beigetragen. Und da Ferenczis Schriften lange Zeit kaum bekannt oder gar unzugänglich waren, wurde vieles später scheinbar unabhängig von ihm neuentdeckt (vgl. Haynal, 1993, S. 85, 95). Dabei ist freilich in Rechnung zu stellen, daß die Überlieferung nicht nur auf der belegbaren Werkrezeption, sondern auch auf persönlichen Kontakten fußt und deshalb oft verschlungene und schwer nachvollziehbare Wege geht. So wird gemeinhin auch zu wenig beachtet, daß Melanie Klein eine Schülerin und Analysandin Ferenczis war und daß viele ihrer Erkenntnisse – etwa die Konzepte einer Reihe primitiver Abwehrmechanismen wie der Introjektion und der sogenannten „projektiven Identifikation“ – schon bei ihrem Lehrmeister mehr oder weniger elaboriert zu finden sind (vgl. a.a.O., S. 78). Bezeichnend ist auch, daß beispielsweise in vier vielgelesenen und vielzitierten Standardwerken Otto F. Kernbergs (1978, 1988a, b, c), der im deutschen Sprachraum heute gemeinhin als Hauptvertreter oder zumindest als der große Vermittler der Objektbeziehungstheorie gilt, Ferenczi weder im Text noch im Literaturverzeichnis erwähnt wird, was darauf schließen läßt, daß Kernberg, der ansonsten äußerst umfangreiche Literaturlisten liefert, ihn nicht rezipiert hat. Dabei wäre gerade er imstande, die Aufmerksamkeit einer größeren Leser- und Zuhörerschaft auf diesen immer noch unterschätzten Psychoanalytiker hinzulenken.

Im deutschen Sprachraum haben in den sechziger und siebziger Jahren vor allem Loch (1966) und Dahmer (1973, 1976, 1978), allerdings ohne breites Echo, Ferenczis Leistungen gewürdigt. Um so mehr ist es zu begrü-

ßen, daß in den letzten anderthalb Jahrzehnten einige Autoren versuchten, das Werk des Ungarn dem Vergessen zu entreißen. Hier seien die Arbeiten von Cremerius (1983), Falzeder (1985, 1986) und Haynal (1989, 1993) genannt. Daß Ferenczi auch im englischsprachigen Raum heute wenig rezipiert wird und namentlich das erst kürzlich publizierte „Klinische Tagebuch“ noch der Auswertung harret, zeigt die Durchsicht neuerer Kompendien zur Objektbeziehungstheorie. Eagle (1984, S. 214) nennt Ferenczi und Herrmann wenigstens in einer Anmerkung als Pioniere in der Erforschung der frühesten Objektbeziehungen. Bacal und Newman (1990; dtsh. 1994) weisen in ihrer sehr differenzierten und breit angelegten Überblicksdarstellung der Objektbeziehungstheorie en passant immer wieder auf die Vorreiterrolle des psychoanalytischen Dissidenten hin. Bei Grotstein und Rinsley (1994) ebenso wie bei Summers (1994) wird Ferenczi hingegen sowohl im Text als auch im Literaturverzeichnis totgeschwiegen. Angesichts dessen ist es gar nicht so erstaunlich, daß Peter Sifneos, ein US-amerikanischer Vertreter der Psychodynamischen Kurztherapie, selbst noch in den neunziger Jahren in einem Buch, das den Anspruch auf Wissenschaftlichkeit erhebt, Ferenczis therapeutisches Vorgehen so karikiert:

„Ferenczi führte Techniken zur Verhaltensmodifikation in die Psychoanalyse ein. Damals bezeichnete man sie noch nicht so, aber es war nichts anderes, denn er belohnte und bestätigte seine Patienten auf sehr interessante Weise – indem er ihnen auf jeden Fall irgendwie beibrachte, ihre Assoziation auf seine Konfrontation hin sei gut. War sie ungewöhnlich gut, klopfte er ihnen auf den Rücken und sagte ihnen, sie sei gut. War die Assoziation ganz ausgezeichnet, nahm er sie auf den Schoß, klopfte ihnen auf den Rücken und sagte ihnen, sie sei gut. Und war die Assoziation absolut einzigartig, gab er ihnen einen Kuß.“ (Sifneos, 1993, S. 69).

Solange eine solche an posthumen Rufmord grenzende Verzerrung kursieren kann, dürfte es keine verlorene Liebesmüh sein, Ferenczis Originalität und Gedankenreichtum auf gerechtere Weise ins Licht zu rücken und damit einen Beitrag zur Aufhebung von Verdrängungen innerhalb der psychoanalytischen Bewegung zu leisten. Gewiß käme man damit einem Ziel näher, nach dem Ferenczi (1932, S. 271) selbst strebte – einer „Analyse [...], die auch die Analytiker und die analytische Theorie nicht schont“.

Literatur

Für Literaturhinweise danke ich dem Salzburger Psychoanalytiker Dr. Erich Stöller.

- Bacal HA, Newman KM (1994) Objektbeziehungstheorien – Brücken zur Selbstpsychologie. Frommann-Holzboog, Stuttgart Bad Cannstatt [Original: Theories of object relations: bridges to self-psychology. Columbia University Press, New York, 1990]
- Balint A, Balint M (1939) On transference and counter-transference. *Int J Psychoanalysis* 20: 223–230
- Balint M (1951) Über Liebe und Haß. In: Balint M (1966) S 151–159
- Balint M (1961) Beitrag zum Symposium über die Theorie der Eltern-Kind-Beziehung. In: Balint M (1966) S 181–183

- Balint M (1966) Die Urformen der Liebe und die Technik der Psychoanalyse. Huber, Bern Stuttgart
- Balint M (1969) Einleitung zum Tagebuch. In: Ferenczi (1932) S 32–36
- Balint M (1970) Therapeutische Aspekte der Regression. Die Theorie der Grundstörung. Klett, Stuttgart [= Regression. Therapeutische Aspekte und die Theorie der Grundstörung. dtv, München, 1987]
- Bowlby J (1988) Foreword. In: Suttie (1988) S XV–XVIII
- Cremerius J (1983) „Die Sprache der Zärtlichkeit und der Leidenschaft“. Reflexionen zu Sándor Ferenczis Wiesbadener Vortrag von 1932. *Psyche* 37: 998–1015
- Cremerius J (1981) Freud bei der Arbeit über die Schulter geschaut. Seine Technik im Spiegel von Schülern und Patienten. In: Cremerius J (Hrsg) Vom Handwerk des Psychoanalytikers. Das Werkzeug der psychoanalytischen Technik. Frommann-Holzboog, Stuttgart Bad Cannstatt, S 326–364
- Dahmer H (1973) Libido und Gesellschaft. Studien über Freud und die Freudsche Linke. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Dahmer H (1976) Sándor Ferenczi. Sein Beitrag zur Psychoanalyse. In: Eicke D (Hrsg) Die Psychologie des 20. Jahrhunderts, Bd 2. Freud und die Folgen 1. Kindler, Zürich München, S 167–196
- Dahmer H (1978) Sándor Ferenczi (Einleitung). In: Ferenczi (1989) S 7–60
- Dupont J (1985) Vorwort. In: Ferenczi (1932) S 11–31
- Eagle MN (1984) Recent developments in psychoanalysis. A critical evaluation. Harvard University Press, Cambridge London
- Fairbairn WRD (1954) Observations on the nature of hysterical states. *Br J Med Psychol* 27: 105–125
- Fairbairn WRD (1958) On the nature and aims of psychoanalytical treatment. *Int J Psychoanal* 39: 374–385
- Fairbairn WRD (1963) Synopsis of an object-relations theory of the personality. *Int J Psychoanal* 44: 224–225
- Falzeder E (1985) Sándor Ferenczi und sein Beitrag zur Objektbeziehungspsychologie. *Psychoanalyse* 6: 81–122
- Falzeder E (1986) Die „Sprachverwirrung“ und die „Grundstörung“. Die Untersuchungen Sándor Ferenczis und Michael Balints über Entstehung und Auswirkungen früher Objektbeziehungen. Dissertation, Salzburg [= Salzburger Sozialisationsstudien 10]
- Ferenczi S (1929) Das unwillkommene Kind und sein Todestrieb. In: Ferenczi (1972) S 251–256
- Ferenczi S (1930) Relaxationsprinzip und Neokatharsis. In: Ferenczi (1972) S 257–273
- Ferenczi S (1931) Kinderanalysen mit Erwachsenen. In: Ferenczi (1972) S 274–289
- Ferenczi S (1932) Ohne Sympathie keine Heilung. Das klinische Tagebuch von 1932 (In: Dupont J [Hrsg] Fischer, Frankfurt/M, 1988)
- Ferenczi S (1933) Sprachverwirrung zwischen dem Erwachsenen und dem Kind. Die Sprache der Zärtlichkeit und der Leidenschaft. In: Ferenczi (1972) S 303–313
- Ferenczi S (1970) Schriften zur Psychoanalyse I. Fischer, Frankfurt/M
- Ferenczi S (1972) Schriften zur Psychoanalyse II. Fischer, Frankfurt/M
- Ferenczi S (1989) Zur Erkenntnis des Unbewußten. Schriften zur Psychoanalyse. In: Dahmer H (Hrsg) Fischer, Frankfurt/M [Erstveröffentlichung dieses Auswahlbandes: Kindler, München, 1978]
- Ferenczi S, Groddeck G (1921–1933) Briefwechsel 1921–1933. Fischer, Frankfurt/M, 1986
- Freud S (1912) Ratschläge für den Arzt bei der psychoanalytischen Behandlung. In: Studienausgabe, Ergänzungsband. Fischer, Frankfurt/M, 1982, S 169–180
- Freud S (1927) Nachwort zur „Frage der Laienanalyse“. In: Studienausgabe, Ergänzungsband. Fischer, Frankfurt/M, 1982, S 342–349

- Freud S, Ferenczi S (1980) Sechs Briefe zur Wechselbeziehung von psychoanalytischer Theorie und Technik. Mit begleitenden Überlegungen von Ilse Grubrich-Simitis. In: Jappe und Nedelmann (1980) S 139–174
- Fromm E (1959) Sigmund Freud's mission. An analysis of his personality and influence. Harper, New York [dtsch unter den Titeln: Sigmund Freuds Sendung. Persönlichkeit, geschichtlicher Standort und Wirkung. Ullstein, Frankfurt/M Berlin Wien, 1961; Sigmund Freud. Seine Persönlichkeit und seine Wirkung. Ullstein, Frankfurt/M Berlin Wien, 1981]
- Grotstein JS, Rinsley DB (Hrsg) (1994) Fairbairn and the origins of object relations. Guilford Press, London New York
- Guntrip H (1968) Object-relations theory and psychotherapy. The psychotherapeutic relationship. In: Kutter (1982) S 255–292
- Guntrip H (1975) My experience of analysis with Fairbairn and Winnicott (How a complete result does psycho-analytic therapy achieve?) Int Rev Psychoanal 2: 145–156
- Guntrip H (1992) Schizoid phenomena, object relations and the self. Karnac Books and the Institute of Psycho-Analysis, London
- Haynal A (1989) Die Technik-Debatte in der Psychoanalyse. Freud, Ferenczi, Balint. Fischer, Frankfurt/M
- Haynal A (1993) Die Einführung des Prinzips „Beziehung“ in die Psychoanalyse durch Sándor Ferenczi. Freud, Ferenczi und die Epistemologie der psychoanalytischen Praxis. In: Psychoanalyse Philosophie Psychosomatik. Paradigmen von Erkenntnis und Beziehung. Shaker, Aachen [= Symposium zur Psychosomatik, Bd 2. In: Plassmann R (Hrsg)] S 73–90
- Heard D (1988) Introduction. Historical perspectives. In: Suttie (1988) S XIX–XLV
- Jappe G, Nedelmann C (Hrsg) (1980) Zur Psychoanalyse der Objektbeziehungen. Frommann-Holzboog, Stuttgart Bad Cannstatt
- Jones E (1962) Das Leben und Werk von Sigmund Freud, Bd 3. Huber, Bern Stuttgart
- Kernberg OF (1978) Borderline-Störungen und pathologischer Narzißmus. Suhrkamp, Frankfurt/M
- Kernberg OF (1988a) Objektbeziehungen und Praxis der Psychoanalyse, 3. Aufl. Klett-Cotta, Stuttgart
- Kernberg OF (1988b) Innere Welt und äußere Realität. Anwendungen der Objektbeziehungstheorie. Verlag Internationale Psychoanalyse, München Wien
- Kernberg OF (1988c) Schwere Persönlichkeitsstörungen. Klett, Stuttgart
- Klußmann R, Mertens W, Schwarz F (Hrsg) (1988) Aktuelle Themen der Psychoanalyse. Springer, Berlin Heidelberg New York Tokyo
- Kutter P (1982) Psychologie der zwischenmenschlichen Beziehungen. Psychoanalytische Beiträge zu einer Objektbeziehungs-Psychologie. Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt [=Wege der Forschung 544]
- Laplanche J, Pontalis JB (1973) Das Vokabular der Psychoanalyse, 11. Aufl. (1992) Suhrkamp, Frankfurt/M
- Loch W (1966) Studien zur Dynamik, Genese und Therapie der frühen Objektbeziehungen. Michael Balints Beitrag zur Theorie und Praxis der Psychoanalyse. In: Kutter (1982) S 225–254
- Masterson JF, Tolpin M, Sifneos PF (1993) Blick hinter den Vorhang. Objektbeziehungstheorie, Selbstpsychologie und Psychodynamische Kurztherapie im Vergleich. Edition Humanistische Psychologie, Köln
- Mertens W (1990) Einführung in die psychoanalytische Therapie, Bd 1. Kohlhammer, Stuttgart
- Sabourin P (1985) Nachwort. In: Ferenczi (1932) S 281–290
- Schwarz F (1988) Spaltungsprozesse aus psychoanalytischer Sicht. In: Klußmann u.a. (1988) S 35–45
- Sifneos PE (1993) Psychodynamische Kurztherapie. In: Masterson u.a. (1993) S 69–76
- Summers F (1994) Object relations theories and psychopathology. A comprehensive text. The Analytic Press, Hillsdale London
- Sutherland JD (1963) Theorie der Objektbeziehungen und die Modellannahmen der Psychoanalyse. In: Kutter (1982) S 143–174
- Sutherland JD (1980) The British object relations theorists: Balint, Winnicott, Fairbairn, Guntrip. J Am Psychoanal Assoc 28: 829–860
- Suttie I (1935) The origins of love and hate. Free Association Books, London, 1988
- Winnicott DW (1960) Ich-Verzerrung in Form des wahren und des falschen Selbst. In: Winnicott (1984) S 182–199
- Winnicott DW (1984) Reifungsprozesse und fördernde Umwelt. Studien zur Theorie der emotionalen Entwicklung. Fischer, Frankfurt/M

Korrespondenz: Dr. phil. Renate Langer, Itzlinger Hauptstraße 51, A-5020 Salzburg, Österreich.

Dr. phil. Renate Langer, Lektorin am Institut für Germanistik der Universität Salzburg, gleichzeitiger Besuch des Psychotherapeutischen Propädeutikums. Interessensschwerpunkte: Neuere deutsche Literatur und Psychoanalyse sowie die Überschneidungen und Querverbindungen zwischen diesen beiden Bereichen.